

Mammad Amin Rassoulzadeh

Les souvenirs de révolution avec Staline

Les Editions Kapaz (c) 2019

PREFACE

L'Azerbaïdjan, « terre de contrastes », à la « croisée des chemins ». Durant de longues décennies, les cinémas de France, à commencer par ceux des petites villes de province (qui ont donc aujourd'hui presque tous disparu) ont affiché des conférences intitulées « Connaissance du Monde ». Animées par des voyageurs, géographes, historiens, journalistes, voire simples touristes, ayant réalisé des reportages, ces conférences permettaient à tout un public modeste mais curieux, souvent aussi scolaire, de rêver aux paysages de terres lointaines, souvent inaccessibles au commun des touristes. Le sous-titre « terre de contrastes » était alors très courant. L'Azerbaïdjan contemporain, petite république indépendante et souveraine de 86 600 km², peuplée de 9 millions d'habitants principalement turcophones (langue nationale et officielle), née de la dislocation récente de l'Union soviétique, entre de plains pieds dans cette définition partagée en réalité avec un très grand nombre de pays de la planète.

Contrastes classiques entre « Nord » et « Sud » (ici, avec une forte charge émotive et politique), plaine et montagne, intérieur et rivages (ici la mer Caspienne), tradition et modernité, ville et campagne..., en fait rien que de très normal. Il convient cependant de revenir sur quelques points méritant explication dans le cas de l'Azerbaïdjan, sans sortir du cadre littéraire du présent ouvrage.

« Nord » et « Sud ». Ces qualifications cardinales ont ici un sens très orienté : le « Nord » désigne la République d'Azerbaïdjan (*Azərbaycan Respublikası*) indépendante depuis 1991, suite à la législature Gorbatchev qui s'est soldée par l'émergence de 15 pays indépendants

dans les décombres de l'URSS, mais c'est oublier qu'une première République Démocratique, ou Populaire (*Azərbaycan Halk Respublikası*) avait existé entre le 28 mai 1918 et le 28 avril 1920, avec la dislocation de l'Empire russe, mais vite réoccupée par la nouvelle Armée rouge. Le « Sud » désigne les provinces azerbaïdjanaises de la République islamique d'Iran, issue de l'Empire perse, provinces qui ont joué un très grand rôle depuis de longs siècles dans cet Empire ; beaucoup des dynasties régnantes de Perse, de l'arrivée des Turcs seldjoukides aux Kadjars, étaient turcophones et apparues en Azerbaïdjan, le « Nord » étant lui-même alors, le plus souvent, territoire persan, selon la terminologie moderne, iranien. Les actuels *Azərbaycan-e Garbî* (occidental) et *Azərbaycan-e Sharkî* (oriental) ne sont que des parties de la région turcophone iranienne qui s'en va jusqu'à Zendjan ou Qazvin, provinces de peuplement mixte. La population turcophone d'Iran compte plus de 20 millions de locuteurs, en grande majorité « azerbaïdjanophone » ou moins souvent turkmène (frontières du Turkménistan et de l'Afghanistan).

La cassure « définitive » date du XIX^e siècle, avec les traités de Golestan / Gülistan (1813) et Torkmantchâi / Türkmençay (1828). Elle résulte de l'avancée russe vers les « mers chaudes » et de l'incapacité des khanats semi-indépendants de l'Azerbaïdjan caucasien à s'unir ou à défendre l'intégrité de l'Empire perse face aux appétits des Romanov. Cette cassure est illustrée par une très célèbre chanson du poète Farhad Ibrahimî et du compositeur Ali Salimî (1957), la Séparation (*Ayrılıq*) qui décrit par un texte proche d'une chanson d'amour - c'est souvent ainsi qu'elle est comprise en Turquie- la séparation entre le Nord et le Sud, entre l'Azerbaïdjan et l'Iran (de nombreux interprètes turcs l'ont chanté, comme Barış Manço, Mahsun Kırmızıgül ou Leman Sam). L'irréductibilité des nordistes et des sudistes a été vigoureusement combattu par les autorités centrales (Moscou et Téhéran), laissant à Bakou un dossier sensible et délicat. Une très éphémère république d'Azerbaïdjan a été créée à l'époque stalinienne (1945-1946), pour vite être « liquidée », très violemment, par le gouvernement de l'Iran des Pahlavis, tout comme sa « sœur », la république kurde de Mahabad, avec la bénédiction des puissances occidentales au début de la Guerre froide. Cet épisode peu connu de l'histoire iranienne est évoqué dans *Persépolis*, dessin animé de Marjan Satrapi, qui a été étudiante à Strasbourg.

Petit point d'étymologie : l'Azerbaïdjan est bien la seule république turque à ne pas porter un nom dérivé d'un ethnonyme turc (comme *Türkiye*, *Qazaqstan*, *Türkmenistan*, *O'zbekiston*, *Kırgızstan*, *Tatarstan*, etc.). L'origine du mot est peu claire, s'agit-il de la déformation du nom d'un satrape persan transcrit en grec par Atropatènès ?, du rappel des dieux perses autour de la notion de feu éternel (Ahura-Mazda, déesse Azita), lié à l'émergence naturelle de sources de pétrole facilement inflammables ? Le pétrole, en Azerbaïdjan, comme en Irak ou en Californie, affleurerait naturellement et était donc connu dès l'Antiquité.

Au-delà d'une longue histoire commune, remontant à l'Antiquité, d'origines communes – la turquisation progressive de populations autochtones dans des circonstances complexes qu'il n'est pas possible d'expliquer ici -, les points communs des deux Azerbaïdjan-s sont d'abord l'usage d'une langue turque et l'appartenance à l'islam chiite persan.

La langue azerbaïdjanaise appartient au groupe turc de la famille altaïque (Turc + Mongol + TOUNGOUZE-MANDCHOU), et à la sous-famille oğuz qui regroupe turc de Turquie, azerbaïdjanais et turkmène. Pour le lecteur français, l'azerbaïdjanais (ou azéri) est au turc ce que le québécois est au français : une langue de même origine, différenciée lentement du turc par une histoire divergente, intégration à l'Empire ottoman sunnite d'un côté de la frontière, à l'Empire séfévide chiite de l'autre côté. Les influences extérieures sont d'abord les mêmes : arabe de l'islam, persan langue culturelle, mais l'histoire aidant, les influences divergeront : grec, puis italien, puis français et maintenant anglais ou allemand à l'ouest, russe au nord et persan au sud. Les langues littéraires, très proches sinon identiques au XI^e siècle, vont ensuite s'individualiser. Il est bien difficile au départ de rattacher à la littérature turque ou azerbaïdjanaise ou encore ouzbèke et ouïgoure, bien plus à l'est, d'auteurs comme Mevlâna (né à Balkh dans ce qui est aujourd'hui l'Afghanistan, il écrit en persan, mais est inhumé à Konya), Nizamî de Gandja (vers 1141-1209), Fuzulî (?-1556, né « akkoyunlu », mort « ottoman » en Irak), Ali Sher Nevaî (né en mort à Hérat, 1441-1507), voire Mahmud de Kachgar (né à Opal, près de Kachgar, dans l'actuel Xinjiang, mort à Bagdad, au XI^e siècle) ou Has Hajib de Balasagun (aujourd'hui en Kirghizie, mort à Kachgar, actuel Xinjiang, qui a vécu au XI^e siècle). Les « intellectuels » (on peut leur rattacher nombre de miniaturistes) turcophones, persanophones, arabophones, voyagent beaucoup, parfois poussés par les invasions mongoles ; ils connaissent généralement l'arabe, le persan, souvent le turc, selon la période et la région. Les frontières internationales au sens moderne n'existent pas car l'Etat-nation n'a pas encore été inventé.

Aux époques moderne et contemporaine, les langues se sont différenciées, des littératures nationales sont nées, souvent soutenues par des changements d'alphabets et des politiques culturelles étatiques. S'il est bien possible de rencontrer des influences dialectales azerbaïdjanaises en Turquie dès les régions d'Erzurum ou Kars, il n'est plus question de définir l'azerbaïdjanais comme un dialecte (*lehçe*) du turc. Il s'agit bien de deux langues littéraires individualisées, voire trois avec l'azéri d'Iran qui par contre n'est pas enseigné à l'école ou à l'Université, mais a participé à la création littéraire. C'est ici la littérature azerbaïdjanaise moderne qui est présentée au lecteur par le groupe d'étudiants d'Azerbaïdjan qui a fondé les éditions Kapaz.

L'Azerbaïdjan s'enorgueillit d'avoir été le premier pays de culture musulmane à opter pour l'alphabet latin (1923), à avoir connu la première comédie (1873, M. F. Akhundov), le premier opéra (1908, Ü. Hadjibeyli), la première opérette (1916, Ü. Hadjibeyli), le premier ballet national (1910-1911), la première Académie des Sciences... avant la Turquie d'Atatürk. La raison en est, comme pour le Tatarstan de Russie, la confrontation, plus ou moins pacifiée, entre culture « occidentale » (ici russe) et culture « orientale » (ici turco-iranienne). Le développement de l'extraction du pétrole, la multiplication de grandes familles enrichies par cette nouvelle industrie, l'apparition à Bakou d'une culture urbaine cosmopolite, ont fait de cette ville ouverte sur la mer un centre culturel peut-être plus avancé, plus moderne, qu'Istanbul, Izmir ou Alexandrie à la même époque.

L'anthologie qui vous est présentée a pour arrière-plan un pays, une population, qui peuvent se revendiquer tout à la fois d'une très grande jeunesse et d'une très vieille antiquité, comme

le prouvent quelques lieux classés « patrimoine mondial de l'UNESCO » (site rupestre de Gobustan ou vieille ville de Bakou) et quelques éléments reconnus comme « patrimoine immatériel de l'Humanité » (les aşiks, le Novruz) ou encore « chefs-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de l'Humanité (le mode musical mougham), patrimoine immatériel pourtant souvent partagé avec celui des pays voisins, Iran, Turquie, Irak.... Là encore, il convient de ne pas tomber dans l'anachronisme ou le nationalisme, l'État-nation est une invention très récente !

Prof. Stéphane DE TAPIA

Département d'Etudes turques de l'Université de Strasbourg